

ENSEIGNANTS-ES ET ÉLÈVES

Recherche sur les poètes et auteurs de guerre

Beaucoup de ceux qui ont vécu la Première Guerre mondiale ont eu fortement envie, soit pendant la guerre, soit au cours des années qui ont suivi, de faire connaître leurs expériences sous la forme de poèmes, de romans ou d'autobiographies. La plupart de ces écrits portaient sur la brutalité et l'horreur absolue des combats sur la ligne de front, mais d'autres décrivaient les conditions de vie des soldats, les souffrances des proches, la solde et l'alimentation du soldat, la propagande gouvernementale ou le simple espoir d'un avenir meilleur.

La guerre faisait parfois des poètes d'hommes ordinaires qui n'avaient jamais tenu une plume. Dans d'autres cas, elle a radicalement transformé un poète ou écrivain d'expérience ardent nationaliste en pacifiste convaincu. Quelle que soit l'expérience qu'elle a procurée, la guerre a grandement influencé la vie de chaque auteur ou poète et leur œuvre subséquente.

Choisissez un des poètes ou auteurs de la guerre :

John McCrae

Erich M. Remarque

Siegfried Sassoon

Robert Service

Rudyard Kipling

Robert Graves

William Bird

Wilfred Owen

A.E. Housman

Ou peut-être préféreriez-vous choisir un poète ou un auteur de votre localité.

Quand vous avez choisi un poète ou un auteur, cherchez à en savoir davantage sur :

- ses antécédents (date et lieu de naissance, famille, études, carrière, etc.);
- son expérience du temps de guerre;
- comment l'expérience de la guerre a influencé son œuvre;
- son œuvre en prose ou de fiction la plus durable relative à son expérience de la guerre.

Enfin, vous voudrez peut-être donner une interprétation personnelle de l'œuvre de l'auteur, soit en signalant un poème ou un roman que vous aimez particulièrement, soit en évaluant l'influence de l'auteur sur le monde des lettres.

Le produit fini peut avoir la forme d'un document de recherche, d'une présentation orale ou d'un collage d'affiches pour le public.



Littérature de la Première Guerre mondiale

Lisez un ou plusieurs des extraits littéraires suivants et répondez aux questions qui se trouvent à la fin de chaque extrait.

Au revoir à tout cela, de Robert Graves

Gaaaz!, de Erich M. Remarque

Je veux un volontaire, de Ernest G. Black

Les fantômes ont les mains chaudes, de William Byrd

Combat dans les tranchées

Extrait de *Au revoir à tout cela* (“Goodbye to All That”)

De Robert Graves

Les hommes juraient et faisaient la tête. Seuls les officiers étaient au courant de l'attaque projetée; les hommes ne devaient rien savoir avant la dernière minute. J'avais envie de hurler. La pluie tombait plus dru que jamais. Nous savions à coup sûr cette fois que notre attaque ne serait qu'une diversion pour aider les troupes à notre droite à lancer la véritable attaque.

Le plan était le même qu'auparavant : à 16 heures, on émettrait des gaz pendant quarante minutes, et après un bombardement d'un quart d'heure nous attaquerions. J'ai annoncé la nouvelle aux hommes vers quinze heures. Ils l'ont bien acceptée...

À 16 heures, le gaz a été émis, poussé par un vent fort. Les Allemands sont restés absolument silencieux. Des fusées sont montées des lignes de réserve, et on aurait dit que tous les hommes de la tranchée la plus avancée étaient morts. Le brigadier a décidé de ne pas trop s'y fier. Après le bombardement, il a envoyé un officier du Cameronian et vingt-cinq hommes pour aller tâter le terrain. La patrouille a atteint les barbelés allemands; puis une rafale de mitrailleuse et de fusil a éclaté, et seuls deux hommes blessés ont regagné la tranchée.

Nous avons attendu sur la marche du feu de 16 à 21 heures, baïonnettes au canon, l'ordre d'avancer. J'avais l'esprit vide, sauf une chanson qui revenait sans cesse, *S'nice S'mince S'pie... I don't like ham, lamb or jam, and I don't like roley-poley...*

Les hommes riaient de m'entendre chanter. Le SMC par intérim a dit : « Ça va être un massacre, Monsieur. »

« Bien sûr qu'on va se faire massacrer, espèce d'idiot, lui ai-je rétorqué. Mais qu'est-ce qu'on peut faire, hein ? » Il pleuvait toujours. *But when I sees a s'nice s'mince s'pie, I asks for a helping twice...*

À L'ASSAUT

Une histoire interactive

http://www.museedelaguerre.ca/cwm/overtop/index_f.html

À 21 heures, la brigade a annulé l'attaque; on nous a dit de nous tenir prêts à avancer à l'aube.

Aucun ordre n'est venu à l'aube, et on ne nous a pas promis d'autres attaques après ça. Du matin du 24 septembre au soir du 3 octobre, j'ai eu en tout huit heures de sommeil. Je parvenais à rester éveillé et en vie en buvant à peu près une bouteille de whisky par jour. Je n'en avais jamais bu avant, et j'en ai rarement bu après; ça m'a sûrement aidé alors. Nous n'avions ni couvertures, ni capotes, ni draps imperméables, ni même le temps et les matériaux pour construire de nouveaux abris. Il pleuvait à verse. Tous les soirs, nous allions chercher les morts des autres bataillons. Les Allemands restaient indulgents et nous avions peu de pertes. Au bout d'un jour ou deux, les cadavres gonflaient et puaien. J'ai vomi plus d'une fois en surveillant le transport. Ceux que nous ne pouvions pas récupérer de la clôture allemande continuaient de gonfler jusqu'à ce que s'effondre la paroi de l'estomac, naturellement ou percée par une balle; une odeur dégoûtante flottait. La couleur du visage des morts passait du blanc au gris jaune, puis au rouge, au violet, au vert, au noir et à une couleur vaseuse.

Le matin du 27, un cri s'éleva du no man's land. Un soldat blessé du Middlesex avait repris conscience après deux jours. Il était couché près de la clôture allemande. Nos hommes l'ont entendu et se sont regardés les uns les autres. Nous avons un soldat de première classe au cœur tendre du nom de Baxter. Dès qu'il a entendu le blessé du Middlesex, il a couru le long de la tranchée à la recherche d'un volontaire pour l'aider à aller le chercher. Bien sûr, personne n'était prêt à le faire; on se faisait tuer si l'on hissait sa tête au-dessus du parapet. Quand il est venu en courant me solliciter, je me suis excusé, étant le seul officier de la compagnie. Mais je lui ai dit que je sortirais avec lui au coucher du soleil mais pas maintenant. Il est donc parti seul. Il a vite sauté au-dessus du parapet et traversé nonchalamment le no man's land, agitant un mouchoir; les Allemands ont tiré pour l'effrayer, mais comme il persistait ils l'ont laissé approcher. Baxter a poursuivi son chemin vers eux et, une fois à la hauteur du gars du Middlesex, il s'est arrêté et fait un signe pour montrer aux Allemands ce qu'il venait faire. Puis il a pansé les blessures de l'homme, lui a donné du rhum et un peu de biscuits secs qu'il avait apportés, et lui a promis de revenir à la nuit tombante. Il est bel et bien retourné, avec des brancardiers, et l'homme a pu récupérer. J'ai recommandé Baxter pour la Croix de Victoria, étant le seul officier qui avait été témoin de l'action, mais les autorités ont jugé que celle-ci ne valait qu'une Médaille de conduite distinguée.

Source : Graves, Robert, *Good-Bye to All That*, London, Anchor Press, 2^e édition, 1998.



Glossaire

brigadier : officier supérieur; général

Cameronian : unité militaire britannique

marche du feu : marche à l'intérieur d'une tranchée permettant de regarder au-dessus du parapet pour tirer sur l'ennemi ou observer ses mouvements

SMC : sergent-major de compagnie; grade supérieur chez les sous-officiers

brigade : dans ce contexte, quartier général, d'où proviennent les ordres

bataillons : unité de l'armée constituée d'environ 2000 hommes

no man's land : étendue de terrain étroite, boueuse et dépourvue d'arbres, percée de nombreux cratères d'obus, qui séparait les tranchées allemandes et alliées au cours de la Première Guerre mondiale. Il était considéré comme très dangereux d'être dans un no man's land, car il n'y avait guère de protection pour les soldats.

parapet : l'avant d'une tranchée, généralement constitué de sacs de sable pour protéger les soldats

Croix de Victoria : La plus haute décoration du Commonwealth pour bravoure face à l'ennemi.

Médaille de conduite distinguée : décoration décernée pour conduite distinguée et courageuse.

Questions

- 1) Selon vous, qu'est-ce qui pousse l'auteur à se mettre à chanter quelques secondes avant de prendre part à une attaque ?
- 2) Qu'est-ce qui indique que l'auteur s'attend à mourir lors de l'attaque imminente ?
- 3) Qu'est-ce qui arrivait aux morts et aux blessés laissés dans le no man's land ?
- 4) Selon vous, l'action du soldat de première classe Baxter était-elle folle ou brave?

GAAAZ!

Extrait de *À l'ouest, rien de nouveau* (« *Im Westen nichts Neues* »)

de Erich M. Remarque

Il est trois heures du matin, le vent est frais et même froid et l'heure livide donne à nos visages un teint de cendre. Nous avançons en tâtonnant l'un derrière l'autre, à travers les tranchées et les trous d'obus et nous parvenons de nouveau dans la zone du brouillard. Katczinsky est inquiet; c'est mauvais signe.

« Qu'as-tu, Kat ? » demande Kropp.

« Je voudrais que nous soyons rentrés à la maison. »

À la maison. Il veut dire aux baraquements.

« Nous y serons bientôt, Kat. »

Il est nerveux. « Je ne sais pas, je ne sais pas... »

Nous atteignons les boyaux et puis les prairies. Le petit bois surgit devant nous. Ici nous connaissons chaque pouce de terrain. Déjà voici le cimetière des chasseurs avec ses tumulus et ses croix noires.

À ce moment-là, nous entendons derrière nous un sifflement, qui grandit, et qui devient un grondement puissant comme le tonnerre. Nous nous sommes baissés; à cent mètres en avant de nous jaillit un nuage de feu. La minute suivante, une partie du bois s'élève lentement dans l'air. C'est un second obus qui vient de tomber et trois ou quatre arbres sont emportés et puis se brisent en morceaux. Déjà les obus suivants se pressent avec un bruit de soupape de chaumière; le feu est intense.

« Abritez-vous! » hurle quelqu'un. « Abritez-vous! »

Les prairies sont plates, le bois est trop dangereux, il n'y a pas d'autre abri que le cimetière et ses tombes. Nous nous y rendons en trébuchant dans l'obscurité; comme un crachat, chacun est là collé à un tas de terre.

Il était temps. Les ténèbres deviennent folles. C'est un déchaînement et une furie. Des ombres plus noires que la nuit se précipitent sur nous, rageusement, faisant comme des bosses gigantesques, et puis nous dépassent. Le feu des explosions met des flamboiements au-dessus du cimetière. Il n'y a d'issue nulle part. À la lueur des obus, je risque un coup d'œil sur les prés. On dirait d'une mer démontée; les flammes des projectiles jaillissent comme des jets d'eau. Il est impossible que quelqu'un passe à travers. Le bois disparaît, il est mis en pièces, broyé, anéanti. Nous sommes obligés de rester ici dans le cimetière.

...

Devant moi, l'entonnoir est béant. Je le saisis des yeux, comme si le l'empoignais. Il faut enfin que je m'y glisse d'un saut. Mais quelque chose me frappe au visage et une main s'accroche à mon épaule. La mort s'est-il réveillé ? La main me secoue. Je tourne la tête et une seconde de lueur me fait apercevoir la figure de Katczinsky; il a la bouche grande ouverte et il hurle quelque chose. Je

À L'ASSAUT

Une histoire interactive

http://www.museedelaguerre.ca/cwm/overtop/index_f.html

n'entends rien; il me secoue, il s'approche. Dans un moment d'accalmie, sa voix me parvient. « Les gaz...gaaaz...gaaaz...Faites passer! »

Je saisis ma boîte à masque; quelqu'un est étendu non loin de moi, je ne pense plus qu'à une chose : il faut que celui là aussi le sache! « Les gaaaz, les gaaaz... »

Je l'appelle, je me traîne vers lui, je brandis ma boîte à masque dans sa direction; il ne remarque rien. Encore une fois, encore une fois : il ne pense qu'à se recroqueviller. C'est une recrue. Je regarde désespérément du côté de Kat. Il a mis son masque. Je sors vivement le mien. Mon casque vole à terre et le masque glisse sur mon visage. J'arrive à l'endroit où est l'homme. Sa boîte à masque est là tout près; je saisis le masque, je le mets sur sa tête. Il le prend, je le laisse et soudain, d'une saccade, je me jette dans l'entonnoir.

Le bruit sourd des obus à gaz se mêle au craquement des projectiles explosifs. Une cloche retentit parmi les explosions; des gongs et des coups frappés sur le métal annoncent partout les gaz, les gaz, les gaaaz...

Derrière moi, un bruit d'écrasement, une fois, deux fois. J'essuie les lunettes de mon masque pour effacer la vapeur de l'haleine. Il y a là Kat, Kropp et un autre. Nous sommes là quatre en proie à une tension lourde, au aguets, et nous respirons aussi faiblement que possible.

Ces premières minutes avec le masque décident de la vie ou de la mort : le tout est de savoir s'il est imperméable. J'évoque les terribles images de l'hôpital : les gazés qui crachent morceau par morceau, pendant des jours, leurs poumons brûlés.

Avec précaution je respire, la bouche pressée contre le filtre. Maintenant la nappe de gaz atteint le sol et s'insinue dans les creux. Comme une vaste et molle méduse qui s'étale dans notre entonnoir, elle en remplit tous les coins. Je pousse Kat. Il vaut mieux sortir de notre coin et nous aplatir plus haut, au lieu de rester ici où le gaz s'accumule. Mais nous n'y parvenons pas, car une seconde grêle d'obus se met à tomber. On ne dirait plus que ce sont les projectiles qui hurlent; on dirait que c'est la terre elle-même qui est enragée.

Quelque chose de noir descend vers nous, en craquant. Cela tombe tout près de nous : c'est un cercueil qui a été lancé en l'air.

Je vois Kat bouger et je fais comme lui. Le cercueil est retombé sur le bras étendu du quatrième soldat qui était dans notre trou. L'homme essaie avec l'autre main d'enlever son masque; Kropp intervient à temps, lui tord rudement le poignet contre le dos et le tient solidement.

Kat et moi nous nous mettons en devoir de dégager le bras blessé. Le couvercle du cercueil est fendu. Nous pouvons l'ôter facilement. Nous en sortons le mort, qui tombe à terre, puis nous essayons de déplacer la partie inférieure du cercueil. Par bonheur, l'homme perd connaissance et Albert peut nous aider. Nous n'avons plus besoin de prendre autant de précautions et nous nous évertuons jusqu'à ce que le cercueil cède, avec un soupir, sous l'action de levier et de bûches.

Il fait plus clair. Kat prend un fragment du couvercle, le met sous le bras fracassé et nous l'enveloppons avec tous nos paquets de pansement. Pour le



À L'ASSAUT

Une histoire interactive

http://www.museedelaguerre.ca/cwm/overtop/index_f.html

moment nous ne pouvons pas faire davantage. Ma tête ronfle et résonne sous le masque. Elle est sur le point d'éclater. Les poumons sont très gênés. Ils n'ont, pour respirer, que le même air brûlant et déjà utilisé. Les veines des tempes se gonflent. On croit qu'on va étouffer...

Une lumière grise filtre jusqu'à nous, le vent balaie le cimetière. Je me soulève au-dessus du rebord de l'entonnoir. Dans le crépuscule sale est allongée devant moi une jambe arrachée. La botte est intacte; je vois tout cela instantanément d'une manière très nette. Mais maintenant, deux ou trois mètres devant moi, quelqu'un se lève, je nettoie mes carreaux; ils se recouvrent aussitôt de buée, tellement je respire fort; je regarde éperdument : cet homme-là ne porte plus de masque.

J'attends encore pendant quelques secondes; il est toujours là debout; il regarde autour de lui comme s'il cherchait quelque chose et il fait un ou deux pas; le vent a dissipé le gaz, l'air est libre. Alors, moi aussi, je retire vivement mon masque en poussant un râle, et je tombe par terre. Comme une eau froide, l'air ruisselle en moi; mes yeux menacent de sortir de ma tête. Cette vague fraîche m'inonde et m'éteint la vue.

Le bombardement a cessé, je me tourne vers l'entonnoir et je fais signe aux autres. Ils sortent et ôtent leurs masques. Nous saisissons le blessé, l'un de nous tenant son bras éclissé. Ainsi nous détalons aussi vite que nous pouvons, non sans trébucher.

Source : Remarque, Erich Maria, *À l'Ouest rien de nouveau*, 1929, traduit de l'allemand par A. Hella et O. Bournac, Paris, Delamain et Boutelleau, 1929.

Questions

- 1) Pourquoi l'auteur et ses collègues décident-ils de « rester ici dans le cimetière »?
- 2) Qu'est-ce qui pousse le quatrième soldat dans le trou à vouloir enlever son masque à gaz ?
- 3) Comment l'auteur décrit-il l'expérience du port d'un masque à gaz ?
- 4) En quoi la description par l'auteur de la bataille évoque-t-elle un cauchemar ?



Un repas digne d'un soldat

Extrait de *Je veux un volontaire ("I Want One Volunteer")*

De Ernest G. Black

Dans le département de la Somme, nous avons eu des problèmes avec nos provisions alimentaires, et pendant plusieurs jours nous n'avons rien eu à manger que du bœuf salé en conserve et des biscuits. Cela mettait les talents du cuisinier à rude épreuve. Le matin, il nous donnait du hachis de bœuf salé. Ça pouvait être bon par un matin glacé. Le midi, on avait du ragoût de bœuf salé. Je ne suis jamais parvenu à aimer ça. Quand le bœuf salé est cuit en ragoût, on obtient une mixture filandreuse et insipide qui exige un bon appétit pour être tant soit peu agréable. L'appétit était au rendez-vous. Le soir, nous avions du bœuf salé froid en tranches. C'était un peu monotone, mais personne ne repartait l'estomac vide.

Après plusieurs jours de ce régime, nous avons reçu des colis, les premiers depuis notre arrivée dans la Somme. Quelqu'un a décidé que même si les rations ne pouvaient pas être livrées correctement, nous devions recevoir nos colis. Le courrier, pensait-on, était meilleur pour le moral que les rations. C'est discutable. Pour ce qui est des lettres, c'est peut-être vrai. Il n'y avait qu'un colis pour notre sous-section, plus précisément pour notre sergent. Le nom qui y figurait n'avait pas d'importance. Les aliments contenus dans un colis étaient la propriété de tous. Nous nous sommes réunis autour du sergent, sachant que si le colis contenait de la nourriture nous en serions un peu propriétaires. C'était une grande boîte de bois peu susceptible par sa forme de contenir de l'alcool, mais, presque à coup sûr, de la nourriture. C'est exactement ce qu'elle contenait. Une fois la boîte ouverte, nous ne pouvions pas en croire nos yeux à voir, venues tout droit de Vancouver, cinq livres de bœuf salé en conserve. C'est tout ce qu'il y avait dans cette boîte pour des soldats qui n'avaient mangé que du bœuf salé depuis plus d'une semaine.

Pour les plus jeunes qui ne le sauraient pas, le bœuf salé était semblable à ce qu'on trouve encore aujourd'hui dans des boîtes de conserve en forme de coin (le corned-beef), et qui n'est pas mauvais. Le gros de ce qu'on nous envoyait était confectionné pour des contrats de l'armée par des fournisseurs qui avaient le sentiment de s'acquitter d'un devoir patriotique, convaincus qu'ils étaient que les soldats se battaient mieux quand ils étaient furieux. On pouvait trouver à peu près n'importe quoi dans une boîte de conserve, une bande de peau, poil compris ou un os. Un de nos gars a prétendu avoir trouvé une plaque d'identité dans une boîte de conserve. Nous ne l'avons jamais vraiment cru. S'il avait parlé d'une clochette de vache, nous aurions pu être moins sceptiques. Je ne mangerais pas de ces choses dans le noir. Parfois, lors d'une marche nocturne, nous nous arrêtons, et



À L'ASSAUT

Une histoire interactive

http://www.museedelaguerre.ca/cwm/overtop/index_f.html

on donnait aux chevaux leurs musettes ou leur « filet à foin », et nous, nous avions droit à une demi-boîte de bœuf salé et à un ou deux biscuits secs. Je mettais mon bœuf dans ma gamelle, je le réduisais en morceaux avec mon couteau pliant, puis j'allumais une allumette et je l'examinais avant de le manger.

À un moment donné, nous avons eu un répit. Le cuisinier a reçu du riz et une boîte de raisins secs. Ça été un grand jour pour nous, et pas uniquement pour ça. Notre protection anti-fusées était inadéquate, et, à la suite des bombardements précédents, nous savions que notre position était bien connue. Au début de l'après-midi, les gens de la contre-batterie d'en face ont décidé que c'était la bonne journée pour nous exterminer. Dès que le tir a commencé, nous avons reçu l'ordre de nous disperser et, en deux temps trois mouvements nous étions sur le flanc. En quittant notre trou à canon, j'ai entendu un obus approcher et je me suis étendu par terre. C'est la seule fois de la guerre où j'ai vu un obus ennemi avant qu'il éclate. Au moment où il atteignait le sol, il a ralenti et j'ai vu cette horreur une fraction de seconde, à pas plus de sept pieds de ma tête. Une fois les débris retombés, je me suis rendu compte que ma tête se trouvait à pas plus de deux pieds du bord du cratère de l'obus. C'était un joli cratère, de quatre ou cinq pieds de profondeur et d'environ huit à dix pieds de diamètre. En revenant après le tir, nous avons trouvé la position de notre batterie criblée de cratères d'obus de ce genre, mais aucun canon ni tas de munitions n'avait été touché. C'était très satisfaisant, mais nous nous sommes demandé si nos propres obus ne faisaient également souvent qu'effrayer ceux d'en face.

Nous-autres, artilleurs, avons abandonné nos canons après en avoir reçu l'ordre, mais le cuisinier, que sa vieille âme grasseuse en soit bénie, était resté collé à ses « dixies ». La cuisine se trouvait au beau milieu de la ligne de batteries dans une vieille tranchée, à pas plus de trente verges des canons. Elle était directement dans la ligne de tir, en un lieu facile à atteindre. Mais le cuisinier n'en aurait pas bougé. Il faisait cuire le fameux riz et les fameux raisins secs, qui étaient à notre menu pour le souper en lieu et place du bœuf salé, et ce n'était pas tel ou tel Allemand qui allait l'arrêter. Quand nous sommes revenus du flanc, le souper était presque prêt. Peu après, nous mangions. Il y avait de grandes piles de riz blanc léger parsemé de raisins secs si rapprochés qu'ils se touchaient presque. Les gamelles formaient de grandes piles, et le temps était illimité. Ce riz a été l'un des faits-saillants gastronomiques de la guerre.

Source : Black, Ernest, I Want One Volunteer, Toronto, Ryerson Press, 1965.



Glossaire

Somme (la) : département du nord de la France, qui a été le théâtre de certains des plus violents combats de la Première Guerre mondiale

sous-section : petit groupe de soldats

filets à foin : gros filet où l'on mettait du foin pour nourrir les chevaux

protection anti-fusées : type de camouflage dissimulant des positions d'artillerie

contre-batterie : groupe de canons, dont l'objectif était de détruire les canons de l'ennemi

dixies : désigne un type de four

Questions

- 1) Pourquoi, selon vous, les rations et les colis étaient-ils bons pour le moral des soldats ?
- 2) Comment l'auteur utilise-t-il l'humour pour décrire la situation alimentaire dans les tranchées ?
- 3) De quelle « horreur » l'auteur fait-il mention, et pourquoi l'appelle-t-il ainsi ?
- 4) D'après vous, qu'est-ce qui incite l'auteur à dire de son repas de riz et de raisins secs que c'était « un des faits saillants gastronomiques de la guerre » ?

Le retour au pays

Extrait de *Les fantômes ont les main chaudes* (“*Ghosts Have Warm Hands* »)

De William Bird

Nous devons retourner à bord de l'*Adriatic*, un excellent bateau, et les gars du RCR étaient déjà montés. La queue pour monter à bord était longue, mais à mon grand plaisir mon frère se trouvait sur le quai, marchant avec des béquilles. Il était à l'hôpital à Liverpool et avait obtenu une permission pour venir me voir. Nous avons tant de choses à nous dire que tout le bataillon était déjà à bord, criant qu'on allait remonter la passerelle, avant que je me rende compte. Je suis tout juste arrivé à embarquer, et sur le pont il n'y avait que mon ami Brown. Les autres étaient tous en bas.

« Tu es vraiment dans le pétrin cette fois, a-t-il dit. Il ne reste plus un seul, entends-tu, un seul hamac ni une seule cabine ou quoi que ce soit en dessous. Je ne sais pas où tu pourras mettre ton sac et ton fusil. Et nous avons tous reçu nos bons de repas. »

À ce moment précis, la cloche du repas a sonné et il s'est précipité. Je suis allé jusqu'au bastingage et j'ai salué mon frère de la main, jetant un œil à un membre du personnel du navire qui écrivait à la craie sur les portes des cabines de première classe : « Deux officiers », « Un officier », etc. Il s'est arrêté, a parcouru sa liste attentivement, déposé la craie sur un rebord et est descendu sous le pont. J'ai regardé tout autour et vu deux portes à ma droite. J'ai ouvert la première et suis entré dans une belle cabine de luxe avec bain. En un instant, j'avais déposé mon fusil et mon sac, pris la clé et fermé la porte de l'extérieur. Puis j'ai pris la craie et marqué OCCUPÉ en grosses lettres, et je suis descendu chercher un bon de repas.

Une douzaine de gars m'ont demandé avec curiosité ce que j'allais faire pour avoir un endroit où dormir. Chaque fois, je haussais les épaules et disais que j'attendrais d'avoir sommeil. On riait beaucoup dans certaines des cabines et nous avons continué jusque très tard. Il était minuit moins quart quand je suis monté sur le pont. Il n'y avait personne en vue. J'ai ouvert la porte avec la clé et suis entré. J'y ai très bien dormi.

Personne ne savait où je dormais. Tout le monde était d'excellente humeur, et au début les officiers ne nous embêtaient pas du tout. Mais, en nous promenant

À L'ASSAUT

Une histoire interactive

http://www.museedelaguerre.ca/cwm/overtop/index_f.html

sur le pont, nous avons vu certains des lieutenants, brillants jeunes hommes arrivés à la guerre au cours des cinq dernières minutes, qui flirtaient avec un certain nombre d'infirmières qui étaient à bord. Nous avons vu un gars futé qui s'était joint au régiment en octobre, qui montrait un casque allemand et une Croix de fer qu'il avait achetées à un gars de la ligne de front, et nous nous sommes demandé quelles mensonges il pouvait bien raconter. Puis, le troisième matin, ces gars ont voulu impressionner leurs admirateurs et ont donné un grand spectacle, réunissant pour un « exercice » tous ceux de grade inférieur.

L'absence de bonne volonté, la pure stupidité et la maladresse des hommes étaient si décourageantes que les officiers ont jugé qu'il fallait concevoir quelque chose de très simple. Ils ont trouvé quelque part trois longues cordes. Nous devions avoir un tournoi de tir-à-la-corde (« tug-of-war »). On comptait les hommes sans égard à leur poids, et je me suis retrouvé au bout de la corde, soi-disant le pilier du groupe. Avec mes cinq pieds neuf pouces et mes 170 livres, je n'étais pas tout à fait à la hauteur. Mais nous nous sommes alignés, et j'ai soudain aperçu un pilier de fer juste derrière moi. J'ai jeté un rouleau de la corde autour, et il a tenu jusqu'à la fin. Quand notre équipe gagnait quelques pouces, elle les conservait, car la boucle restait fermement autour du montant. Mais quand l'autre équipe tirait fort, elle ne pouvait pas gagner un pouce. On les a donc déclarés perdants. Nous avons tiré contre la troisième équipe de la même manière. L'officier responsable de l'autre équipe est donc venu faire enquête sur nos prouesses. Son équipe pesait trois cents bonnes livres de plus que nous. Ce qu'il a vu l'a rempli de dégoût. « J'en ai jusque-là, rugit-il. On ne peut rien faire avec ce genre de gars. »

Ils ont donc cessé de s'intéresser à nous et nous avons pu profiter du reste du voyage. Le dernier soir, submergés par nos émotions, nous avons fait du chahut. Nous avons lutté et nous sommes mis à faire des « discours ». Puis nous nous sommes graduellement calmés, chaque homme ruminant ses propres pensées. Chacun guettait une occasion de partir sans avoir à faire ses adieux.

Dans mes beaux draps, je ne pouvais pas dormir et j'ai commencé à oublier où j'étais. On aurait dit que j'étais dans une atmosphère rance du fait de la sueur et de ma respiration, de la graisse chaude des bougies, de l'humidité du sous-sol. Je voyais des joues sur des tuniques couvertes de boue, des visages non rasés... des hommes frissonnant sur des couchettes en grillage de basse-cour. Puis, d'en haut, le bruit de la mitrailleuse, plus fort, plus haut, plus aigu, quand volaient les balles vers le cratère d'obus où j'embrassais la terre... le grondement de voix gutturales et les pas lourds dans une tranchée invisible de l'autre côté de la masse noire de fil de fer barbelée derrière laquelle j'étais étendu... la longue plainte stridente d'un obus qui tombait... l'explosion qui faisait tressaillir le cœur... les secondes d'épais silence, après, puis le premier gémissement ténu de l'homme tombé avec une blessure d'où jaillissait du sang. C'était trop. Je me suis levé et habillé, même s'il n'était que quatre heures du matin.



À L'ASSAUT

Une histoire interactive

http://www.museedelaguerre.ca/cwm/overtop/index_f.html

Il faisait froid, mais je portais mon manteau, et à ma grande stupéfaction il y avait d'autres figures sombres près du bastingage. Nous nous tenions ensemble, le dos arrondi, fixant l'obscurité devant nous. Une autre figure s'est jointe à nous, puis une autre. Au bout d'une heure, nous étions quatorze, et personne n'avait parlé, et pourtant nous étions épaule contre épaule. Une comparaison m'est venue à l'esprit. Nous étions comme des prisonniers. J'en avais vu qui se tenaient ensemble, fixant le champ au-delà de la clôture de barbelés, toujours muets. Et nous étions plus ou moins prisonniers de nos pensées. Ceux restés au pays ne nous comprendraient jamais, parce que quelque chose d'inexplicable nous empêcherait d'exprimer nos sentiments. Nous ne pouvions parler que les uns avec les autres.

Tout d'un coup, les hommes ont bougé, tendus, le cou étiré. C'était le moment pour lequel nous avons vécu, que nous avons envisagé un milliers de fois, et qui nous remplissait à ce point d'émotions que nous en restions muets. Loin devant, faibles, mais de plus en plus vives, brillaient les premières lumières du pays!

Glossaire

RCR : *Royal Canadian Regiment*

Liverpool : ville portuaire de Grande-Bretagne

Bataillon : formation d'un millier d'hommes

Croix de fer : médaille allemande de bravoure

Questions

- 1) À quel problème l'auteur est-il confronté en embarquant dans le navire qui doit le ramener au pays, et comment le résout-il ?
- 2) Pourquoi l'auteur traite-t-il certains des officiers à bord de « brillants jeunes hommes » ?
- 3) Comparez le logement actuel de l'auteur avec ce qu'il a connu dans les tranchées.
- 4) Pourquoi l'auteur, à quelques heures à peine du Canada et de chez lui, se compare-t-il, et compare-t-il d'autres soldats, à des prisonniers ?

